



Monique Proulx

ENLÈVE LA NUIT

Roman  Boréal

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

ENLÈVE LA NUIT

DE LA MÊME AUTRICE

Sans cœur et sans reproche, nouvelles, Québec/Amérique, 1983; coll. « QA », 2002, prix Adrienne-Choquette et Grand Prix du *Journal de Montréal*.

Le Sexe des étoiles, roman, Québec/Amérique, 1987; coll. « QA », 2015.

Homme invisible à la fenêtre, roman, Boréal, 1993; coll. « Boréal compact », 2001, Prix des libraires du Québec, 1994, prix Québec-Paris, 1993, prix littéraire Desjardins, 1994.

Les Aurores montréalaises, nouvelles, Boréal, 1996; coll. « Boréal compact », 1997.

Le cœur est un muscle involontaire, roman, Boréal, 2002; coll. « Boréal compact », 2004.

Champagne, roman, Boréal, 2008; coll. « Boréal compact », 2017.

Ce qu'il reste de moi, roman, Boréal, 2015; coll. « Boréal compact », 2017.

Monique Proulx

ENLÈVE LA NUIT

roman

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2022
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2022
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Interforum

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et de Bibliothèque et Archives Canada*

Titre : Enlève la nuit / Monique Proulx.

Noms : Proulx, Monique, 1952- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20220000123 | Canadiana (livre
numérique) 20220000131 | ISBN 9782764627075 | ISBN 9782764637074 (PDF) |
ISBN 9782764647073 (EPUB)

Classification : LCC PS8581.R6883 E55 2022 | CDD C843/.54—dc23

Chaque jour est un miracle

Chaque jour est un miracle : l'eau chaude qui ruisselle à volonté, le corps qui n'a mal nulle part. L'électricité même la nuit. Manger chaque fois qu'il fait faim. Un lit assez grand pour contenir toute sa longueur.

Il faut juste ne pas trop s'habituer, pour ne pas s'amollir.

Je vous écris accroupi par terre contre le lit assez grand, les mains et le cahier déposés devant moi comme des corps étrangers. Une table est bien là qui me reçoit déjà pour manger et qui ne lésinerait pas j'imagine à recevoir mes barbouillages, mais c'est moi qui ne veux pas, pas encore. Ceux qui écrivent assis à une table ont la majesté de savoir sûrement écrire pour vrai, je veux dire projetés vers des histoires dotées d'une solidité de roc, tandis que moi je n'ai que moi à dire. Il faut tout apprendre. Comment tenir le crayon pour qu'il soit plus amical entre les doigts. Quels mots, surtout, quels mots choisir. Et comment transformer mes petits événements en vastes machinations qui soient dignes de vous.

Donc, en ces temps-là du début de ma vraie vie, la chambre que m'avait octroyée Virginie Sister dans la Maison était d'une grande générosité tout en étant d'une grande petitesse. Mes pieds dépassaient du matelas jusque dans le corridor, de telle sorte que de bon matin tout un chacun passant par-là, et c'étaient surtout des chacunes préposées à la bienveillance, avait pris l'habitude joyeuse de me saluer en m'agrippant les orteils. Ça se voulait aimable et ça l'était d'une façon, mais pas de l'autre. Je n'avais pas déserté la tente glaciale de Charlie Putulik pour venir me faire chatouiller les orteils – même par des mains cordiales dans un corridor bien chauffé. L'homme est ainsi mal fait que sorti de la misère noire il ne se contente plus du gruau qui lui remplit la panse, il veut goûter le filet mignon. C'est ainsi que j'ai vite souhaité une chambre fermée de dimensions respectables avec un lit de même qualité, et les deux me sont arrivés grâce au second travail.

Je sais que j'ai été choisi pour ce second travail grâce à la jeunesse de mes jambes. Plusieurs fois par jour, depuis ce début où on m'a embauché, je dois chevaucher la ville à bicyclette, le panier rempli de plats que j'achemine à des clients installés surtout dans des hauteurs. Personne ne sait à quel point cette ville est une montagne : première épreuve. Sur cette montagne, huit cents noms de rue différents écrits dans des mots inconnus coexistent sans pourtant se battre : deuxième et décisive épreuve. Les Cheffes de ce commerce, qui sont des femmes charmantes bien qu'exi-

geantes dont je vous parlerai sous peu, ont vite saisi que j'étais un illettré dans leur langue et, parce qu'elles tenaient à la jeunesse de mes jambes, elles m'ont équipé d'un appareil formidable que j'appelle depuis *la Voix de Hashem*, mais ceci reste entre nous. Il est léger et puissant, il s'agrippe à ma ceinture, il connaît toutes les rues personnellement, et le plus remarquable est la douceur avec laquelle il me dirige à voix haute – *Tourne à droite à gauche, cent mètres, deux cents mètres, trois kilomètres, tu es arrivé à destination ou mais non tu te goures calcul en cours* s'il m'arrive d'errer, tout ça sans une trace de condescendance.

J'accepte l'amitié sous quelque forme que je la trouve : parfois, les machines et les animaux en sont mieux pourvus que les humains.

Pour ce qui est de Iolanda et de Jasmine, elles sont trop occupées pour me donner de l'amitié, c'est entendu, avec déjà tout le travail qu'elles me donnent. Au début, je croyais que c'étaient mère et fille, vu l'écart d'âge, et puis finalement non. Ce sont des chéries l'une pour l'autre à ce que j'entends – *Chérie, saupoudre un peu plus de cumin. Non, chérie, c'est plus de cardamome qu'il faut* – mais la plus vieille qui est Iolanda et visiblement la Cheffe suprême du commerce glisse souvent à l'autre des mauvetés que je sais reconnaître au son et surtout au visage crispé de la jeune chérie qui les reçoit. Il faut dire qu'elles besognent énormément, assez pour se massacrer l'humour, dès six heures le matin et jusqu'à vingt heures le soir aux fourneaux à mitonner leurs quiches, tortillas,

gratins, tapis croustillants, salades, cakes, verrines et gelées dont je livrerai les trois quarts à deux ou trois épiceries écologiques qui les vendent à leur tour, et le dernier quart à des clients raffinés et certainement argentés, puisque les plats sont très chers. Je dis *très chers*, mais il faut avouer que je n'ai aucune expérience en ces matières où la nourriture déjà apprêtée malaxée pour tout dire prédigérée vous est téléportée droit dans l'estomac. Je sais juste avec certitude que ces petites choses parfumées à trente-cinq dollars la portion ne sont pas pour moi, à moins de consentir à engloutir en deux bouchées le salaire de mes quatre chevauchées quotidiennes.

Et c'est ainsi qu'à bicyclette, grâce à un raccourci que la Voix de Hashem m' enjoignait de prendre, non loin de mon point de départ mais dans une si courte rue que je ne l'avais jamais remarquée avant, j'ai trouvé mon gîte, que j'ai encore aujourd'hui.

C'était alors bien après les jours d'hiver, en ce temps de premières feuilles et de bourgeons d'espoir. Il y avait des arbres dans ce moignon de rue, et j'aime les arbres même avant qu'ils soient habillés d'été, comme j'aime tout ce qui sort de la terre et en a gardé l'odeur. Ce qui était À LOUER s'étendait justement à fleur de sol, contre un terrain de broussailles, sous deux étages de briques et d'appartements. Un demi-sous-sol, assez minuscule pour n'être pas trop cher, avec le luxe extrême d'une grande fenêtre coulissant vers le terrain et les verdurees à venir, peu importe leur sorte.

J'ai signé tout de suite.